

socrets, mais, je sais voir, j'ai, voyez-vous, l'œil malin, je crois que l'amitié de ce beau jeune homme, qui vous a portée dans ses bras, qui vous a bercée, est d'une nature toute particulière. Enfin je crois que cet ami d'enfance pourrait bien devenir pour vous...

La concierge fit une pause, regarda la jeune fille avec un sourire drôle et ajouta :

— Un mari !

Marie ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ne vous imaginez pas cela, madame Durand, répliqua-t-elle.

— C'est bon, c'est bon, fit la femme, je sais ce que je pense et ce que je dis ; laissons venir et nous verrons.

Un pli sombre s'était creusé sur le front de la jeune fille.

— Je vous écoute, dit-elle, et je ne fais pas mes commissions. Il est tard, la nuit vient ; je vous quitte madame Durand. Bonsoir.

— Oh ! j'espère bien que vous me le direz, le bonsoir, tout à l'heure, quand vous reviendrez, avant de monter chez vous.

Marie n'avait pas à aller ailleurs que chez le charbonnier. Elle fit remplir sonseau de charbon, acheta en plus un quart de braise qu'elle mit dans son panier, enveloppé de papier ; elle paya et donna vingt-cinq centimes à la petite fille du charbonnier, accompagnés d'une petite tape sur la joue.

— Mademoiselle, on va vous monter ça, dit la charbonnière.

— Non, non, merci, ce n'est pas bien lourd.

Quand elle passa devant la loge de la concierge, celle-ci avait une assez vive discussion avec un locataire en retard de deux termes et que le propriétaire faisait prévenir que son congé allait lui être signifié par ministère d'huissier.

Mme Durand ne vit point Marie, qui remonta chez elle sans avoir à répondre à des questions qui l'auraient peut-être embarrassée, surtout si la perspicace concierge avait remarqué que c'était en dehors de ses habitudes que la jeune fille avait acheté une si forte mesure de charbon.

Marie, craignant qu'une visite quelconque et inattendue ne vint la déranger, avait tout d'abord caché ses matières combustibles dans sa petite cuisine. Ensuite, tout en préparant les bourrelets qu'elle voulait mettre aux portes et aux fenêtres, afin de supprimer l'air venant de dehors, elle attendit que tous les locataires fussent rentrés et que le silence se fit dans la maison, complet.

Elle ne savait pas que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre est composé de vingt et une parties d'oxygène mélangé de soixante-dix-neuf parties d'azote, et que la combustion du charbon peut produire, suivant qu'elle est plus ou moins active, de l'acide carbonique ou de l'oxyde de carbone ; elle ignorait également le changement de composition que subit l'air par suite de l'absorption de l'oxygène remplacé dans l'atmosphère par les gaz carboniques.

Mais elle avait entendu dire ou avait lu dans les journaux que l'asphyxie par la combustion du charbon ne pouvait se produire et être complète qu'autant que l'air ne pénétre plus dans la pièce où le feu est allumé.

Il était plus d'une heure du matin lorsque, après avoir apporté dans sa chambre le réchaud de la cuisine, la braise et le charbon, elle se mit en devoir de placer les bourrelets et des morceaux d'étoffe qu'elle enfongait dans les jointures et les fissures à l'aide de la lame d'un couteau. La plus petite fente par où l'air pouvait passer était soigneusement bouchée. Et, pour qu'un tirant d'air ne pût s'établir par la cheminée, elle rempli l'âtre de vieux linge jusqu'au tuyau montant vers le toit.

Ce premier travail terminé, — il avait pris du temps, — elle se mit à sa toilette. Elle ne voulait pas qu'on la trouvât morte sur son lit comme une cendrillon.

C'était une suprême coquetterie de jeune fille, laquelle est si commune chez les poitrinaires, la coquetterie dans la mort.

Marie se lava à grande eau le visage et les mains ; elle dénoua ses beaux cheveux qui tombèrent en cascade sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture, la couvrant comme un manteau.

Elle se peigna et se coiffa avec un goût exquis. Elle changea complètement de linge, glissa ses pieds dans ses meilleures bottines, mit ses plus beaux jupons blancs et acheva de s'habiller avec une robe de cachemire noir à larges plis, qu'elle avait faite elle-même et qui lui allait à ravir. Sur son col blanc ressortait un étroit ruban de velours auquel était attachée une petite médaille d'argent, souvenir de sa première communion.

Il ne lui restait plus qu'à mettre ses manchettes ; c'était pour tout à l'heure, quand le feu serait allumé.

Malgré sa pâleur et un peu d'égarement dans les yeux, elle était délicieusement belle dans sa mise en même temps simple et élégante.

À la voir, nul n'aurait pu supposer qu'elle marchait vers la mort ; on aurait dit plutôt qu'elle était prête à se rendre à une fête.

Cependant elle avait enlevé ses boucles d'oreilles et retiré ses deux bagues de ses doigts. Pourquoi ? Peut-être était-ce chez elle un raffinement de coquetterie.

Toutes ses dispositions étaient prises, tout était préparé.

Le réchaud, d'une grandeur moyenne, était placé au milieu de la chambre ; elle mit au fond la moitié d'un journal, qu'elle recouvrit de braise. Sans hésitation, sans un tremblement, sans pousser un soupir, elle mit le feu au papier, et bientôt après la braise fut entièrement embrasée. Alors, avec des pincettes, elle mit le charbon sur la braise rouge, morceau par morceau, d'abord les croissant, puis les élevant en dôme.

Il y avait des pétilllements, de petites explosions suivies d'un jaillissement d'étincelles. À son tour le charbon s'inflam-mait. À travers les morceaux noirs encore, passaient en tous sens des flammes courtes, lécheuses, bleues, cuivrées, jaunâtres, et une légère fumée s'élevait audessus du réchaud.

En arrangeant son charbon comme elle l'avait fait, elle ne pouvait pas deviner que la combustion allait être active, et que les petites flammes sortant du réchaud étaient dues à l'oxyde de carbone brûlant lui-même au contact de l'air et se transformant en acide carbonique.

Marie se lava de nouveau les mains, se nettoya les ongles et mit ses manchettes.

Elle entendait dans la rue le bruit des voitures des laitiers, et celui plus sourd des premiers camions qui passaient.

Quelle heure pouvait-il être ? Elle ne le savait pas. Sa pendule ne marchait pas et sa montre, qui n'avait pas été remon-tée depuis l'avant-veille, s'était arrêtée.

Elle alla à la fenêtre, écarta les rideaux, et, à travers les lames des persiennes, elle vit les lueurs du crépuscule. Dans quelques instants le jour allait paraître.

— Comme tout cela m'a pris du temps, murmura-t-elle. Et après la mauvaise nuit que j'ai passée hier, je ne me sens point fatiguée, pas la moindre envie de dormir.

Elle eut un sourire doux et triste.

— Il va venir le sommeil, et cette fois je dormirai longtemps, et le bruit des lourds camions ne me réveillera pas.

Elle avait de l'oppression, elle sentait quelque chose de lourd sur ses yeux.

— Voilà que cela commence, se dit-elle.

Elle se mit sur son lit, allongea les jambes, arrangea ses jupons, la jupe de sa robe et laissa tomber sa tête, au milieu de l'oreiller, la figure tournée vers la porte.

Elle était bien ainsi pour mourir.

Au bout d'un temps assez long, elle éprouva un malaise indéfinissable. Elle se sentait prise d'une lassitude extrême, il lui semblait que, le voulait-elle, il lui serait impossible de se mouvoir ; elle était brisée, comme anéantie. Ses oreilles bourdonnaient, la respiration devenait de plus en plus difficile, et, sur son front couvert de sueur, elle sentait un poids énorme qui l'écrasait.

La tête lui tournait, elle croyait voir les objets se renverser et tout danser devant ses yeux.

Elle ne dormait pas encore.

Elle était seulement dans cet état d'accablement général et de torpeur qui ressemble à une demi syncope.